

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 4

Artikel: Une rancune vivace : [suite]
Autor: Hager, Nelly
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191506>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ment mon pauvre ami, le soupesa, le jaugea et enfin se retira en disant à part lui : « Je crois qu'il pèse bien trois cent cinquante ! C'est le moment !... »

C'était un arrêt de mort.

Oh ! ce jour, je le vois encore, quand, par une fente de ma prison, je vis mon pauvre compagnon se débattant, au milieu de hurlements sauvages, entre les mains de ses bourreaux, les mêmes hélas ! qui me tiennent en ce moment...

Ils l'ont assassiné là, à la même place, sur ce même échafaud ! Et je vis, ô infamie, la même horrible vieille qui recueillait son sang, en le fouettant rageusement dans un baquet sanglant !...

A ce moment, je faillis mourir de peur !... Ah ! que ne suis-je mort ce jour-là, j'aurais évité l'affreux supplice qui m'attend !

Oh ! si je pouvais fuir !... Je m'élançai du côté d'une porte laissée ouverte... Dérision ! Dix mains m'empoignent violemment ; l'un me tire par la queue, un autre par les oreilles... Je hurle ! espérant que mes cris désarmeront mes bourreaux ! mais non, ils rient, les barbares ! —

Allons ! les voilà qui m'attachent, qui me bousculent. Tout devient confus autour de moi !... Je me défends avec la rage du désespoir ; c'est fini ! il faut mourir !... Ah ! l'affreuse blessure qu'ils me font au côté ! Mon sang coule, et avec lui ma vie s'en va à flots !... Et j'entends dans mon agonie l'affreuse vieille qui dit à son mari : « François, il y a longtemps que nous n'avons tué un aussi beau cochon ! Il pèsera bien quatre cents !... Oh ! les assassins !... les assassins !... les ass.... »

St-Maurice, janvier 1890.

HENRI DELAFONTAINE.

Lo menistrè et lo marchand dè bou.

On menistrè qu'avai fauta dè bou, avai demandà à n'on pàysan qu'èin fasai on pou lo comèrce dè lài ein amenà on moulo. Stu pàysan, que n'allàvè pas soveint ào prédzo, lài aminè cauquiers dzo après lo bou, qu'étai dâo fâo ; et po dâo bio bou, c'étai ma fâi dâo bio bou, quasu tot dâo bou dè fonda, et bin set, que lo menistrè étai adrâi conteint. Mâ quand l'uront détserdzi et que faillu ragliâ compto, lo menistrè tsandzâ d'idée et fe on pou la potta, kâ lo pàysan lài ein fe on prix, ma fâi on pou salâ, que lo menistrè ne sè sarâi jamé atteinu dè pâyî asse tchai què cein. L'eut bio essiyî dè marchandâ, rein ne fe ; lo pàysan étai on cottu que preteindâi que c'étai dza po arreindzi lo menistrè que lo laissivè à cé prix et ne volla pas rabattrè pi cinq centimes.

Enfin, après s'être tsepottâ on moimeint, lo menistrè sè peinsâ qu'èin qualità dè menistrè, faillâi bastâ po avâi la

pé, et comptâ ào pàysan lè picès dè 5 francs su la trabilia ein lài faseint :

— Eh bin, po ein fini, Dâvi, vouâiquie voutre n'ardzeint ! Vo profitâ se pou dâo menistrè la demèindze que faut bin que vo z'ein profitéyi la senanna !

Singulier duel.

Deux officiers anglais entrent dans un café et s'asseyent à une table, non loin d'un sec et long personnage, à l'air grave et rébarbatif, qui fume un cigare en regardant attentivement autour de lui.

A peine nos deux Anglais sont-ils installés devant une tasse de thé, que la conversation tombe sur un nain célèbre.

« Il doit arriver incessamment », fait observer l'un d'eux.

A ces mots, le grave étranger ouvre la bouche, et dit en mauvais anglais, avec le plus grand flegme :

« J'arrive, tu arrives, il arrive, nous arrivons, vous arrivez, ils arrivent. »

L'Anglais, stupéfait, s'approche vivement de l'étranger, en lui disant :

« Est-ce à moi que vous parlez, monsieur ? »

— Je parle, répond l'étranger, tu parles, il parle, nous parlons, vous parlez, ils parlent.

— Laissez donc cet homme, dit l'autre Anglais à son ami, il est fou.

— Je suis fou, tu es fou, il est fou, nous sommes fous, vous êtes fous, ils sont fous.

— C'en est trop ! s'écrie l'Anglais hors de lui ; il ne sera pas dit que vous vous moquerez ainsi d'un militaire ! J'espère que vous maniez l'épée aussi bien que l'insulte...

— Je manie, tu manies, il manie, nous manions, vous maniez, ils manient...

— Sortez, monsieur !

— Je sors, tu sors, il sort, nous sortons, vous sortez, ils sortent », dit l'étranger avec le même flegme imperturbable et en se levant.

En sortant du café, nos hommes se trouvent dans une impasse faiblement éclairée. L'officier insulté dégaine, tandis que son ami tend son épée à l'étranger.

Les fers se croisent.

« Parez celle-là, crie l'Anglais, que le sang-froid de son adversaire exaspère de plus en plus.

— Je pare, répond l'étranger, tu pares, il pare, nous parons, vous parez, ils parent.

— Si je pouvais vous clouer la langue au palais ! hurle l'Anglais.

— Je cloue, tu cloues, il cloue, nous clouons, vous clouez, ils clouent. »

Et, en disant ces mots, il lie l'arme de son adversaire, et la lance contre le mur. Puis il sort un cigare et l'allume tranquillement.

L'Anglais, désarmé, reste bouche bée, comme frappé de la foudre. Son ami s'approche :

« Je vois que vous êtes un gentleman, dit-il à l'étranger, et...

— Je suis, tu es, il est, nous sommes, vous êtes, ils sont...

— Mais, enfin vous expliquerez-vous ?..

— J'explique, tu expliques... »

Puis il ajoute en allemand :

« Comprenez-vous la langue de Goethe ? — Oui.

— Eh bien, messieurs, je vous apprendrai que j'étudie l'anglais, et que mon professeur m'a conseillé, comme exercice très utile, de conjuguer les verbes. J'ai pris alors la résolution de ne jamais entendre un verbe anglais sans le conjuguer.

— Et c'est pour cela que ?..

— Oui, pour cela... »

Nos trois hommes partent d'un grand éclat de rire, et s'en vont dîner dans Regent street.

Un compatriote nous écrit de New-York :

« Venant de lire dans le *Conteur* l'heureuse idée de distribuer des fleurs dans les hôpitaux de notre pays, marque d'attention poétique et souriante pour les malades, vous apprendrez sans doute avec plaisir, qu'ici, cet usage existe depuis longtemps déjà, et que des employés féminins sont choisis avec soin pour porter et distribuer officiellement des fleurs aux malades, deux fois par semaine, en tenant compte de leurs goûts, du genre de maladie, de leur état moral, etc. »

C'est une autre paire de manches. — Voici l'origine de cette locution. Sous Charles VI, les personnes de distinction gardèrent les manches étroites de la robe, mais elles adaptèrent à la cotte-hardie, espèce de tunique serrée par la taille, une autre paire de manches dites à la *bombarde*, se découpant en dents de loup ou en feuilles de chêne. Fendues pour laisser passer tout l'avant-bras, les bombardes flottaient à vide jusqu'à terre. Ces secondes manches coûtant beaucoup plus cher que les premières donnèrent naissance au proverbe : *C'est une autre paire de manches.*

UNE RANCUNE VIVACE

II

La nouvelle de l'héritage de la famille Dorian se répandit comme une trainée de poudre parmi leurs connaissances, chacun s'empessa d'offrir les services que la veille il aurait refusés.

Aux funérailles de l'avare, tous arrivèrent à l'envi, prodiguant les plus vifs témoignages d'affection, surtout les Trelat, mais

Adrien, devenu misanthrope, sentait la rancune lui monter aux lèvres, et il répondait avec une politesse glaciale.

En regardant Eugénie, parée jadis de toutes les illusions de son juvénile amour, il la trouvait prétentieuse, sans grâce, presque laide.

A peine en possession de cette fortune, M. Dorian se crut à l'apogée du bonheur. Comme il était insatiable de richesses, et avait le goût des spéculations hasardeuses, il s'y jeta à corps perdu.

Mme Dorian, toujours malade, faible et nerveuse, usée par les chagrins et de trop grandes fatigues (cette fille de millionnaire ayant presque toujours vécu dans la gêne), crut qu'avec la fortune, elle recouvrerait la santé comme par magie; elle alla aussitôt consulter les plus célèbres médecins.

— Madame, lui dit l'un d'eux, il vous faut le calme, le repos de l'esprit et du cœur, l'air fortifiant de la mer, allez à Biarritz, et ne pensez qu'à vous laisser vivre.

Adrien accompagna sa mère, essayant par les plus tendres soins de lui faire oublier ses tristesses passées. La noble femme ne s'était jamais trouvée si heureuse.

C'était leur premier grand voyage; le riant midi de la France, tout ensoleillé, les enthousiasma, et Biarritz leur parut un séjour délicieux.

C'est en réalité un pays privilégié; le climat est brûlant, l'Océan splendide. A l'horizon on aperçoit les Pyrénées qui s'abaissent et présentent les plus admirables paysages... A quelques kilomètres, l'originale et charmante ville de Bayonne, et l'embouchure de l'Adour.

Une belle population vive, intelligente, avec un cachet particulier comme sa langue; cette langue basque que le diable a mis sept ans à apprendre et qu'il parle mal.

Mme Dorian s'installa dans une confortable villa, située sur le bord de la mer, en même temps qu'une Espagnole et sa fille, deux Madrilènes qui venaient en France pour la première fois.

Adrien s'occupa de leurs bagages égarés, ce qui fit naître entre eux des relations amicales.

Mme Siébras, âgée de 45 ans, était d'une grosseur démesurée. On se demande quelle est l'élasticité de la peau humaine pour se tendre à de telles proportions: elle marchait difficilement, mangeait des gâteaux ou suçait des bonbons toute la journée en agitant son éventail.

Margarita, dans toute la splendeur de ses dix-sept ans, était mince, vive, jolie, gracieuse, tenait de l'oiseau, du papillon et de la fleur à la fois.

Pour remercier Adrien, elle le regarda tendrement de ses grands yeux de velours, et lui envoya un baiser du balcon; ensuite, avec le laisser-aller des mœurs espagnoles, un continuel échange de bouquets, de billets doux, de signes télégraphiques d'une fenêtre à l'autre commença entre eux.

Les mères ne voyaient rien ou ne voulaient rien voir.

Adrien se laissa vite captiver et savoura les enchantements de cet amour éphémère, mais enivrant et plein de poésie.

Le quatrième jour après leur arrivée, une après-midi, pendant que les mères, assises sur le balcon, causaient ensemble en

respirant l'air de l'Océan et que les jeunes gens, sous prétexte de faire de la musique, échangeaient les plus doux aveux, ils entendirent un bruit assourdissant de grelots, de chevaux, de roues, de claquements de fouet, et, à leur grande surprise, virent descendre de voiture toute la famille Trellat qui, à l'exception de Laura, joua une scène d'étonnement très réussie, mais qui ne trompa personne.

Mme Dorian présenta les Espagnoles à ses amis, et dès le même soir, l'intimité s'établissait entre les trois jeunes filles.

Eugénie surprit vite le secret d'Adrien et de Margarita, elle en conçut un violent dépit, mais, capitonnée de vanité, elle se persuada que c'était un jeu de son ancien adorateur pour exiter sa jalousie; elle mit toute sa coquetterie en œuvre afin de ressusciter l'amour d'autrefois, et lui faire oublier sa rancune.

De même que M. Trellat, elle avait juré qu'Adrien millionnaire serait son mari.

(A suivre.)

Problème.

Partager par moitié 8 décis de vin, avec trois vases inégaux, l'un, A, de 8 décis; le second B, de 5 décis; et le troisième C, de 3 décis.

Prime: Un objet utile.

Réponse à la charade de samedi.

Les mots *choux-rave*, *guimauve*, *bette-rave*, sont justes; mais le mot *chou-fleur*, donné par quelques abonnés, ne peut être admis, attendu qu'une fleur ne peut être considérée comme une plante. — Ont répondu juste: MM. Gerber, Lutry; Delessert, Vufflens-le-Château; Dutruit, cafetier, Genève; Salle de lecture, Lutry; Emile Fontannaz, Montreux; Fouvry, Echallens; Ruchonnet, Vernex; Mansueti, Winterthur; Tinembart, Bevaix; Petter, Olon; Bastian, Forel; Dupont, Vich. Le tirage au sort a donné la prime à M. Ruchonnet-Mury, à Vernex. — Nous rappelons que les réponses ne sont reçues que jusqu'au jeudi, à midi.

Petite correspondance: M. D. M., à Echallens. La question que vous nous proposez a déjà paru dans le *Conteur*.

Les pommes de terre en robe de chambre. — Une excellente précaution quand on les fait cuire, consiste à ne les mettre dans l'eau que lorsqu'elle est bouillante. Les pommes de terre sont alors farineuses, même leur qualité laisserait-elle à désirer.

Les veut-on rendre meilleures encore? — Avant de les mettre en contact avec l'eau bouillante, on n'a qu'à les laisser pendant quelques minutes dans l'eau très froide, voire dans la neige, si c'est possible.

On se rend du reste compte de l'effet. — La brusque transition resserre l'enveloppe; celle-ci durcit et empêche la pulpe d'être imprégnée de l'eau de cuisson. — Résultat; les pommes de terre sont exquises.

La livraison de janvier de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants: Wagner et Liszt d'après leur correspondance, par M. William Cart. — Riquet. Nouvelle, par M. Adolphe Chenevière.

— Un patriote Bulgare Zacharie Stoianov, par M. Leger. — Les stations centrales d'électricité, par M. van Muyden. — Un étudiant neuchâtelois il y a cent ans, par M. P. Godet. — La littérature en Australie, par M. V. de Floriant. — Forgeur et Forgeon. Nouvelle, de M^{me} Rose Terry Cooke. — Chroniques parisienne, anglaise, russe, suisse, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau, Place de la Louve, à Lausanne.

Boutades.

Un bohème parisien a joué dernièrement une bonne farce à un huissier féroce qui l'avait poursuivi sans trêve ni merci. Ce dernier, sur l'exploit de la saisie qu'il avait faite des meubles, après avoir inventorié l'appartement, avait porté une « petite armoire à glace ».

Quand on vint pour enlever le gage du créancier, l'huissier eut beau chercher; l'armoire à glace avait disparu.

Fureur de l'officier ministériel qui menace sa victime de toutes les foudres de la justice. Celle-ci ne se trouble nullement, regarde d'un air narquois l'intraitable huissier en lui montrant dans un coin une minuscule armoire à glace de poupée.

— De quoi donc vous plaignez-vous? Vous avez porté sur votre exploit une « petite armoire à glace »... la voici!

L'huissier en a attrapé l'influenza, de fureur.

On marie un jeune homme qui, jusque-là, s'est montré très rebelle au mariage.

— Eh! mon cher, dit le futur beau-père avec bonhomie, il ne faut pas vous faire une montagne de la chose. Voyez: ma fille passera une partie de l'été chez nous, une partie de l'hiver chez sa tante. D'un autre côté vous avez suffisamment de place dans votre maison pour avoir des appartements séparés... vous ne la verrez... presque jamais!

THÉÂTRE. — Dimanche, 26 janvier, deux grandes pièces: **Trente ans ou la vie d'un joueur**, drame en 6 actes. Les *Petites mains*, comédie en 3 actes, par Labiche et Martin. — Rideau à 8 heures.

L. MONNET.

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes.

Encaissement de coupons. Recouvrements.

J'offre net de frais les lots suivants: Ville de Fribourg à fr. 12,50. — Canton de Fribourg à fr. 25. — Communes fribourgeoises 3 % différé à fr. 49,50. — Canton de Genève 3 % à fr. 104. — Principauté de Serbie 3 % à fr. 83. — Bari, à fr. 72. — Barletta, à fr. 39,50. — Milan 1861, à fr. 39,50. — Venise, à fr. 24,25.

Ch. BORNAND, Successeur de J. Guilloud, 4, rue Pépinet, LAUSANNE

VINS DE VILLENEUVE
Amédée Monnet & Fils, Lausanne.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.